

# «On se défoule sur nous pour éviter d'admettre que le monde change»

Jean-Marc Landry, biologiste et éthologue, et Luca Fumagalli, généticien, travaillent sur le prédateur. Ils sont confrontés à la défiance envers les scientifiques.

Camille Kraft Textes Odile Meylan Photos



Jean-Marc Landry relève les images des caméras placées sur le passage des meutes au Marchairuz.



Le Dr Luca Fumagalli, directeur du Laboratoire de biologie de la conservation, à l'UNIL, analyse les échantillons d'ADN des loups.

La l'air perdu lorsqu'il sort de sa voiture, ce jeudi d'octobre, devant le restaurant du col du Marchairuz. Jean-Marc Landry s'était endormi dans son véhicule, juste avant notre rendez-vous. Sur la terrasse, le biologiste salue une équipe de France Bleu Alsace, qui le suit dans le Jura. L'éthologue chevelu passe régulièrement des loups aux journalistes, comme le ferait le porte-parole d'une star capricieuse et inaccessible.

Tel un Delon des grands espaces, Jean-Marc Landry parle parfois de lui à la troisième personne, conscient de jouer l'un des rôles principaux dans cette chronique jurassienne en tant que spécialiste du loup. Mais son double rôle de scientifique et de médiateur, qu'il assure avec sa fondation sur mandat de la Direction générale de l'environnement (DGE), est loin d'être simple. «Méfiez-vous de Landry, il va vous endormir», prévenait un orateur à la tribune devant une assemblée d'éleveurs lors de la manifestation antiloups de Mollens en septembre (lire épisode 2).

Pour de nombreux adversaires du canidé, le biologiste originaire du Jura bernois est juge et partie. Pire: certains le dépeignent en grand ordonnateur ayant réintroduit le loup pour des motifs idéologiques et... financiers (cela ferait son beurre). «Il a proposé 50'000 solutions différentes pour protéger les troupeaux. C'est un beau parleur, mais son but, c'est que le loup envahisse l'Europe», assure un militant antiloup.

Tant bien que mal, Jean-Marc Landry tente de lutter contre cette image entretenue par ses détracteurs. «Il faudrait être fou pour réintroduire le loup en douce, explique le biologiste. J'ai suivi une formation sur le comportement des loups en captivité. Ils n'ont généralement pas l'aptitude à vivre dans la nature. Ces histoires, c'est un peu comme les lâchers de vipères par hélicoptère. Elles servent à désigner un coupable alors qu'il s'agit d'un phénomène naturel contre lequel on ne peut rien faire.»

## «Bouc émissaire idéal»

Quant à l'aspect financier, «mon collègue de la fondation et moi, on se serre la ceinture depuis des années». Comme le loup, qui «représente le bouc émissaire idéal pour se cacher de nos responsabilités (par exemple la disparition des exploitations agricoles)», Jean-Marc Landry estime que ses adversaires se défoulent sur lui «pour éviter d'admettre que le monde change».

Depuis 2019, la fondation qui porte son nom assure des contacts avec les éleveurs et bergers dans un but de prévention, analyse les relations entre

faune sauvage et bétail et procède à un monitoring local des canidés dans la région du Marchairuz. En 2021, le total des fonds qu'elle a perçus pour ce mandat s'élève à 54'000 francs (21'000 francs en 2019), selon le Département du territoire et de l'environnement. Durant l'année, Jean-Marc Landry et son bras droit, un spécialiste qui a suivi le retour du loup en France, sont allés et venus entre l'Hexagone et le Marchairuz, où ils sont chargés notamment de conseiller les surveillants de la faune sur les tirs prévus.

Quand il parle de la meute qui a défrayé la chronique en 2021, Jean-Marc Landry dit «les nôtres» ou «nos loups», tant ils lui sont familiers. Ses sujets d'étude ont même reçu des petits noms,

comme «Boucle d'or» pour la maman, «car chaque loup a une personnalité différente». Inutile de dire qu'il lui fut difficile de suggérer au Département de la Verte Béatrice Métraux de «prélever» (tuer, en terme policé) deux membres de la meute. Pour le spécialiste, «les tirs sont une mesure de protection parmi d'autres. Mais tuer des loups chaque année n'est pas une solution. Il faut plutôt amener tout le monde à travailler ensemble, ce qui est très complexe.»

Des éleveurs qu'il côtoie

dans le Jura vaudois, Jean-Marc Landry précise qu'ils sont «les grands perdants» dans l'histoire du loup. Il relève que les paysans ont besoin «de considération», parce que ce qui s'est passé cet été représente pour eux «une sacrée déflagration». L'éthologue ajoute: «Mettre des clôtures, c'est bien, mais qui va payer pour la main-d'œuvre, l'entretien ou le foin supplémentaire quand il faut rentrer le bétail avant la fin de la saison? Si on veut du pastoralisme et des loups, il faut que notre société prenne ses responsabilités en soutenant davantage les éleveurs et les bergers.»

## Rencontres

Jamais le loup n'aura autant fait parler de lui dans le canton de Vaud que durant l'année qui vient de s'écouler. L'été dernier, la meute installée dans la région du Marchairuz a subitement commencé à s'attaquer à des bovins - un phénomène rare. Pour la première fois, le Canton de Vaud a demandé à Berne une autorisation de tir, non exécutée à ce jour. À travers des rencontres avec différents acteurs de cette chronique jurassienne, «24 heures» revient sur ces événements qui incarnent les ambiguïtés et les tensions de notre société actuelle.

Il est l'autre scientifique de l'histoire accusé de tous les maux, et avant tout de faire partie du «système» qui organiserait l'expansion du loup au mépris du monde paysan. «Il y a quelques années, lorsque le débat autour des hybrides était à son apogée en Suisse, je suis allé voir ce qui se passait sur les réseaux sociaux, raconte Luca Fumagalli, directeur du Laboratoire de biologie de la conservation du Département d'écologie et évolution de l'Université de Lausanne. Je suis tombé sur des textes ahurissants dans lesquels mon nom était mentionné, et qui n'avaient aucun sens. C'était de très bas niveau. J'ai décidé de ne plus y retourner. C'est une perte de temps et d'énergie.»

Ces dernières années, le généticien a souvent été invité à participer à des débats contradictoires autour du loup. Il a toujours décliné. «Mon rôle est d'effectuer des analyses et de transmettre les résultats. Pas forcément de donner un point de vue sur la question.»

Victime de la confusion ô combien contemporaine entre faits et opinions, Luca Fumagalli précise sa fonction: «Je suis un chercheur indépendant de toute pression, mandaté pour développer des méthodes d'identification et de suivi génétique de différentes espèces d'animaux sauvages, dont le loup.»

## Analyses «anonymes»

Les analyses se font de manière «anonyme», sur la base d'échantillons biologiques prélevés de manière non invasive (crottes, salive, poils...): «Généralement, j'apprends par les journaux quelle est l'issue de mes recherches.» Le KORA, organisme mandaté par l'Office fédéral de l'environnement et les cantons pour assurer le suivi des grands prédateurs en Suisse, fait l'intermédiaire entre le terrain et son laboratoire, qui est la seule structure à travailler avec les autorités suisses.

Son travail, le scientifique le décrit comme «un job éreintant. Les prélèvements que nous recevons contiennent très peu d'ADN, souvent de l'ordre du milliardième de grammes et très dégradé. Les analyses n'aboutissent pas toujours et il faut souvent les répéter plusieurs fois.»

Le système élaboré par le chercheur fonctionne en deux temps: une première analyse dite mitochondriale permet de confirmer s'il s'agit ou non d'un loup. Ensuite, une seconde recherche permet de déterminer le profil exact d'un individu, généralement répertorié dans une base de données sous la lettre M pour les mâles et F pour les femelles, accompagnée d'un chiffre.

## Vingt échantillons par semaine

De vingt échantillons par an il y a vingt ans, le laboratoire en reçoit désormais vingt... par semaine. Les

analyses durent souvent plusieurs semaines, voire davantage selon certains témoignages, ce qui agace les éleveurs lorsqu'il s'agit de déterminer si une attaque est due ou non à un loup, en vue d'une éventuelle indemnisation. Luca Fumagalli, qui travaille avec deux laboratoires à temps partiel, évoque un «temps de laboratoire». Le biologiste Jean-Marc Landry est plus critique: selon lui, davantage de moyens devraient être mis pour assurer aux éleveurs de recevoir «un résultat beaucoup plus rapide», la lenteur favorisant une fois encore la rancœur et les projections de toutes sortes.

Quant à la présence d'hybrides en Suisse (lire épisode 2), Luca Fumagalli souligne qu'il s'agit d'une problématique... complexe. «Le loup est l'ancêtre du

chien et il n'existe pas de gène de la domestication», rappelle le spécialiste en préambule. Des croisements (entre une louve et un chien mâle, mais pratiquement jamais dans l'autre sens) ont eu lieu continuellement dans la nature. Au-delà des premières générations de croisement, il est donc difficile de détecter une hybridation.

Selon l'état actuel de la recherche, la présence d'hybrides en Europe de l'Ouest est cependant très faible (1 à 2%), à l'exception de quelques hot

spots notamment dans les Balkans ainsi que dans certaines régions d'Italie, où le nombre de chiens errants est important. Si, pour les opposants au loup, l'enjeu est celui de la protection (seuls les loups «purs» sont protégés légalement), la question de l'hybridation préoccupe également biologistes et généticiens, mais pour d'autres raisons: «S'il y avait trop d'hybrides, cela pourrait mettre en danger les populations de loups sauvages», explique Luca Fumagalli.

La plupart des individus présents en Suisse sont issus de la population sauvage italienne, mais des loups provenant de lignées balkaniques sont également répertoriés ponctuellement. La population alpine se mélange donc à d'autres populations de loups européens.

## Nouveau système de génotypage

Le laboratoire de Luca Fumagalli développe actuellement un nouveau système de génotypage qui permettra, entre autres, de comparer les données produites à différents moments et par différents laboratoires. Aux spécialistes auto-proclamés qui l'accusent de mal faire son travail, Luca Fumagalli répond: «Qu'ils m'appellent et qu'ils viennent voir comment ça marche.»

Pour le directeur de laboratoire, «cela fonctionne de la même manière pour les croyances autour de la vaccination contre le Covid». Et de déplorer que concernant le loup, tout soit «récupéré politiquement. Les gens n'arrivent pas à s'asseoir et à chercher de vraies solutions.»

“ Tuer des loups chaque année n'est pas une solution. Il faut plutôt amener tout le monde à travailler ensemble, ce qui est très complexe. ”

Jean-Marc Landry, biologiste, spécialiste du loup

“ Mon rôle est d'effectuer des analyses et de transmettre les résultats. Pas forcément de donner un point de vue sur la question. ”

Luca Fumagalli, biologiste